

À TEMPS PERDU

PIERROT GUY SUR LA RUE CRAIG

Jean Gagnon



VITALGO

PIERROT GUY SUR LA RUE CRAIG

Jean Gagnon



VITALGO

PIERROT GUY SUR LA RUE CRAIG/ Jean Gagnon 2022
Collection **À TEMPS PERDU / Numéro 1**

Merci à Suzanne Gagnon pour la révision.

Photographie de la page titre :
La maison de La Friponne située dans le Vieux-Montréal.
Photo : Edgar Gariépy, reproduction d'un original d'Alexander Henderson.
Seconde moitié du 19e siècle
Archives de la Ville de Montréal

Illustration de couverture : Jean Gagnon

Montréal, juin 2022
Tous droits réservés éditions Vitalgo 2022
Reproduction interdite sans le consentement de l'auteur.

www.editionsvitalgo.com
2881 de Beauvillage
Montréal, Qc. H1L 5W6
jgda@videotron.ca

ISBN 978-2-924678-05-3 (PDF)
Dépôt légal Bibliothèque et Archives nationales du Québec, juin 2022

1

Pierre regarda ses mains, les retournant au soleil comme s'il les observait pour la première fois. Les rayons dorés se frayaient un chemin dans la brume matinale. À ses pieds, le sol en terre battue résonnait du poids des carrioles qui allaient et venaient, tirées par des chevaux. Adossé au mur extérieur, il prenait l'air frais du matin avant de se mettre au travail.

Une voix résonna dans sa tête.

-Où es-tu? Où est-ce que tu te trouves?

Il vint pour émettre un son, mais il n'y avait personne à ses côtés, à part les travailleurs se rendant au boulot et qui le croisaient sans s'en préoccuper.

-Réponds, qu'est-ce que tu vois? fit la voix dans sa tête. Automatiquement, il s'entendit répondre.

-Bien, je suis devant le magasin.

Il perçut une vague rumeur, une agitation là où se trouvait la voix.

-Sur la rue Craig, précisa-t-il, tout en se sentant idiot. Il était seul.

La rue Craig s'étirait au loin, avec son odeur de terre huilée et de boue, son atmosphère chargée des sons de la ville qui s'éveille, de l'activité matinale, les fers des sabots martelant les cailloux devant les carrioles bringuebalantes. Il secoua sa pipe qui s'était éteinte avant de réintégrer la boutique où il travaillait. Un dépôt d'objets usagés comme il y en avait tout le long de cette rue de Montréal, ainsi que des ateliers de réparation, des bottiers, bureaux de tabac et autres commerces bon marché. Alors qu'il s'avançait dans la boutique fraîche et obscure pour y allumer les lampes au gaz, il décela une

certaine activité au fond de son cerveau. Il se passait quelque chose en dehors de sa volonté, on discutait en chuchotant, on y tenait un conciliabule auquel il était étranger.

Il parcourut du regard les étagères chargées d'objets, les caisses empilées contenant les articles à évaluer et son bureau encombré de paperasse. Une grosse journée s'annonçait, il devait vider les caisses et procéder au classement des divers articles. Les lundis se ressemblaient tous. Pierre se tourna vers le calendrier qui ornait le babillard près du comptoir et vérifia la date : lundi 14 mai 1866.

À ce moment, une clameur éclata au fond de son crâne. Des chuchotements excités, une agitation qui lui fit secouer la tête. La voix principale, une voix masculine et pesante lui demanda son nom. Malgré le fait qu'il se trouvât seul au magasin en ce lundi matin de printemps, il s'entendit répondre.

-Pierre. Pierre Guy. On m'appelle aussi Pierrot.

Autres réactions des voix, exclamations chuchotées. Il fit un tour sur lui-même, essayant de déceler la provenance de ces rumeurs. Il était seul dans la boutique, les premiers clients ne se pointeraient pas avant une bonne heure. Il n'y avait pas âme qui vive.

Il sortit ouvrir les volets extérieurs qui protégeaient la vitrine durant la nuit. Son patron, monsieur Walsh, ne tenait pas à ce que des voleurs fracassent la vitre par une nuit sans lune et vident la boutique de ses objets les plus précieux.

Au coin de la rue, les premières filles sortiraient bientôt sur le trottoir devant l'hôtel Royal Beaver. Les plus

jeunes, se dit-il. Parmi elles, il y avait la nouvelle, une petite venue de l'extérieur qui s'était faite prendre au piège de l'argent facile. Mais pas si facile que ça. Il fallait indistinctement traiter comme des princes les militaires en quête de chair fraîche et les casseurs de pierre sales et crasseux qui en échange de quelques pièces pouvaient tirer un coup vite fait. S'il avait été riche, il l'aurait protégée, cette petite. Il l'aurait aidée, pour qu'elle soit libre. Quel gâchis, se disait-il. Ça ne devrait pas se passer comme ça. Elle ne devrait pas avoir à vendre son corps, à se laisser souiller de la sorte. Un ange perdu dans un monde cruel, c'est comme ça qu'il la percevait. Si Pierrot n'était pas déjà engagé avec une autre, il lui demanderait son nom. Les voix invisibles n'étaient plus qu'une rumeur lointaine, vague écho résonnant aux confins de son crâne. Tant mieux, se dit-il. Ça ne lui disait rien de perdre la tête.

Ce matin-là lui semblait différent des autres. Par moments, il avait l'impression d'évoluer dans un rêve. Il observait les choses et les gens d'une manière différente. Les immeubles lui semblaient plus décrépits et délabrés qu'à l'habitude, le mortier croulait entre les briques et la chaux se fendillait sur les murs. Les toitures s'affaissaient, se courbaient au-dessus de la rue. La voie qui était en fait un chemin de boue, qui éclaboussait tout le paysage, embourbant les passants, les chevaux et les carrioles.

Le soleil baignait la rue Craig d'une lumière ambrée, pailletée. Il passa la main sur son front pour essuyer la sueur agglutinée. Il était en nage. Il réintégra prestement la boutique. Au bout d'un moment, tout lui sembla

revenir à la normale. Il oublia son aventure et se mit à ouvrir les premières caisses.

2

Vallier Valois gisait sur le dos, parfaitement immobile dans la pénombre du petit salon. Quelques bougies jetaient une lumière vacillante sur le groupe qui l'entourait sans bouger. Assis sur un tabouret et surplombant Vallier qui semblait faire corps avec la moquette, Bruno terminait le rituel pour ramener son sujet à la réalité. Rituel qui n'avait rien de magique, car Bruno pratiquait l'hypnose et non le vaudou.

-Je vais compter jusqu'à trois, articula-t-il en détachant chaque syllabe d'une voix impérieuse. Et à mon signal, tu vas te réveiller. Tu te sentiras parfaitement bien et tu te souviendras de tout ce que tu as vu et entendu. À trois...un...deux...et trois! Il claqua des doigts avec un bruit cassant. Tous braquaient leur attention sur le gisant. Il y avait là Nina et Bruno, chez qui la séance se déroulait, les Francoeur, un couple de leurs collègues et amis professeurs et Sara, une amie de Vallier, le sujet qui justement relevait la tête en se frottant les yeux. Sara l'aida à s'asseoir.

-En quelle année on est? lui demanda-t-elle.

Un peu sonné, il articula:

-mille neuf cent...quatre-vingt-dix-sept?...

Puis aussitôt il se tourna vers Bruno, le regard éclairé.

-C'était quoi ça ?!...C'était tellement vrai, plus que réel!
... C'est comme si j'y étais!

-Ça a fonctionné, s'exclama Bruno en applaudissant. Je l crois pas, c'est arrivé! Ça a marché!

-J'en avais déjà entendu parler, dit Francoeur, mais je ne pensais jamais voir ça de mon vivant! Et à l'unisson avec Martine, sa conjointe:

-la régression!...

Sara se tenait près de Vallier.

-T'as régressé, Vallier! Ça veut dire que t'as sauté dans une autre vie! Une vie d'avant!

Les Francoeur joignaient leurs auriculaires pour conjurer le sort (le fait d'avoir parlé en même temps).

-Attendez avant de tirer des conclusions, fit Bruno. En science, il faut répéter l'expérience avec succès pour confirmer une hypothèse.

-C'était moi, reprit Vallier, mais ce n'était pas moi. J'habitais ce gars, Pierrot. Je n'avais pas l'impression que c'était moi. C'était un étranger, un véhicule emprunté. Peut-être que j'ai sauté dans une brèche temporelle...

-Non, arrête! coupa Bruno. On ne glissera pas vers tes délires de voyages dans le temps, je te l'ai déjà expliqué. On n'est pas dans un roman de science-fiction, l'expérience de régression sous hypnose a été tentée des dizaines de fois. Et jamais on est arrivé à prouver que ce n'était pas l'imagination du sujet qui fabriquait ces souvenirs. On n'arrive pas à retrouver des traces de ce qu'ils ont raconté.

Vallier se redressa.

-La rue Craig! J'étais sur la rue Craig. Je reconnaîtrais la rue, c'est encore frais dans ma mémoire!

-J'veux pas casser ton fun, Vallier, l'interrompit Nina, avec son ton sec habituel, en brandissant un cahier spiralé; un guide des rues de la ville.

-T'es certain que tu étais à Montréal?

Sur la page ouverte du guide s'affichait une carte du Vieux-Montréal.

-Oui! lança Vallier avec de l'excitation dans la voix. Puis, tu l'as, la rue?...

-Il n'y a pas de rue Craig à Montréal, Coco. dit-elle implacablement en brandissant l'infaillible livret à la face de son interlocuteur.

-C'est impossible! J'étais là ... à moins que j'aie mal retenu le nom?

-T'es certain que tu ne nous mènes pas en bateau? Sérieusement, Pierrot Guy, ça ressemble à un truc grec, un chausson aux patates! renchérit Nina.

-C'est ce que je vous disais, coupa Bruno en s'adressant à tous. Ce n'est pas de la magie et on ne saute pas tout de suite aux conclusions faciles. C'est une expérience.

-Scientifique, répliqua Vallier. Je suis d'accord.

Le groupe fit silence un instant, un recueillement devant l'inconnu. Les cerveaux firent une pause.

-J'ai soif! s'écria Vallier. Et non, je ne veux pas de tisane, fit-il ironiquement vers Nina et Bruno. Avez-vous quelque chose de plus fort?

-Tiens, mon' oncle, dit Nina en tirant une bouteille de Beefeater d'un cabinet. Je vais chercher des verres et de la glace.

-Si tu as du jus d'orange, demanda Martine Francoeur, parce que c'est un peu fort pour moi.

Ils se rassemblèrent à la cuisine et discutèrent avec animation, leur cocktail improvisé à la main. À l'extérieur, un vent glacé soufflait entre les vieux immeubles de la rue St-Joseph. Les trottoirs déserts étaient couverts de feuilles mortes et quelques gouttelettes de pluie s'écrasaient contre les fenêtres en cette fin de soirée automnale.

Les Francoeur partirent en premier, devant libérer la gardienne avant onze heures.

Sara, Vallier, Nina et Bruno allèrent terminer la discussion au salon.

-J'aurais pu être la réincarnation de quelqu'un de célèbre, fit Vallier avec un air déçu. Pas d'un simple magasinier!

-Ouais, pas mal décevant, lança Nina ironiquement. Si t'avais été quelqu'un de célèbre, tu ne serais pas magasinier aujourd'hui, Coco.

-Pour l'instant, tu n'es pas non plus Bridey Murphy, dit Bruno, et la réincarnation est loin d'être prouvée!

-Alors c'était quoi? demanda Sara. Vous l'avez vu, il était une autre personne! Sa façon de s'exprimer, son attitude, ce n'était pas lui.

-Il faut recommencer, aller plus loin, plus profond.

-Imaginez tout ce qu'on pourrait apprendre! reprit Sara. Elle se tut en méditant là-dessus.

-Moi je tombe de prrrofondssommeil, psalmodia Nina en imitant l'élocution de l'hypnologue, faisant trainer chaque syllabe en baissant le ton. -De pelus en pelus pro...fond...som...meil...continua-t-elle.

-Ha ha!, très bonne imitation, dit Sara. Tout est dans le ton. Mais je commence à m'endormir moi aussi. Vous m'excuserez, j'ai la librairie à ouvrir demain matin, continua-t-elle en se levant.

-Je t'accompagne, fit Vallier en se levant. Moi aussi, j'ai du travail au labo très tôt!

Ils quittèrent sous la pluie qui s'intensifiait et le vent qui arrachait à leurs branches les dernières feuilles de novembre.

-Tu lui fais confiance? lança Nina en ramassant les verres. C'est un drôle de moineau, tu le sais.

-C'est un électron libre, Vallier. Il a fait pas mal de bêtises dans le passé, mais là, il a trouvé quelque chose

qui le rend spécial, il s'investit autant que moi dans cette expérience.

-Ouais, en tentant de fabriquer du DMT dans les labos de l'UQÀM? fit-elle.

Bruno repartit vers la cuisine.

Le département des sciences de l'université engageait Vallier comme appariteur depuis quelques années. Il était responsable des équipements et des inventaires. Son père, qui dirigeait le laboratoire lui avait fourni ce job, histoire de le tenir loin des embrouilles auxquelles il était abonné.

-Ah, encore cette histoire! reprit Bruno en revenant souffler les bougies. C'est parce que le DMT* est une composante de certaines plantes médicinales d'Amérique du Sud, utilisées par les chamanes...

-Médicinale mon œil! Hallucinogène, plutôt.

-C'était dans le but d'approfondir l'état de transe.

-En tout cas, une chance pour lui que papa est en charge du labo!

-Tu verras!

-Rue Craig!... Fit-elle en ricanant.

**dimethyltryptamine*

Bruno et Vallier s'étaient connus au collège quelques années plus tôt. Installé au fond du café étudiant, Vallier tenait de petits commerces illicites. À sa table allaient et venaient les étudiants qui en échange de quelques dollars ou d'un objet à troquer repartaient avec soit une substance psychotrope, soit avec les résultats du prochain test de biologie, voire même un travail de philo qu'ils n'avaient pu pondre à temps.

Cet étudiant barbu et hirsute aux vêtements défraîchis trônait comme un roi gueux dans sa cour des miracles.

Le coin le plus sombre du local lui était réservé et lui faisait office de bureau, de confessionnal et de pharmacie. Un espace restreint imprégné de l'odeur âcre de la fumée des cigarettes et du café refroidi.

Une paire de lunettes sur le bout du nez, Vallier, penché sur un journal, élaborait de nouvelles théories sur la politique et la société. Le matérialisme dialectique des professeurs de philosophie de la dernière décennie se trouvait balayé par le courant ascendant du "nouvel âge". Vallier y trouvait nourriture à de nouvelles hypothèses, mais aussi sujets à railleries. La science le ramenait toujours à la raison et il savait placer les faits au-dessus des théories.

Il avait tout de même un goût prononcé pour les affabulations qui pouvaient se présenter. Il avait la capacité de délirer tout en gardant les pieds sur terre.

Bruno, à cette époque étudiant en sciences humaines, allait timidement se procurer un peu de hasch ou de cannabis auprès de ce personnage étrange. Vallier ne manquait jamais de lui lancer une nouvelle idée sur une question philosophique, un cas de psychologie ou bien sur l'origine des espèces ou de l'univers. Ce qui déclenchait chez Bruno une réflexion qui le hantait jusqu'à sa prochaine visite (où une hypothèse contraire l'attendait assurément).

Vallier avait un faible pour les sujets les plus abstraits, les problèmes de logique aussi, les réflexions énigmatiques telles que l'énoncé de l'œuf et de la poule. C'est qu'un matin plutôt tranquille au café, Bruno le mit au défi de résoudre ce puzzle, à savoir qu'est-ce qui est venu en premier : l'œuf ou la poule?

-Original, fit Vallier, en terminant de rouler sa cigarette. Il lécha le papier en suivant la colle du bout de la langue, puis avec dextérité il conclut l'opération avant de saisir son zippo.

-L'œuf est comme un organisme unicellulaire, et pour se dédoubler, pour se reproduire, se cloner, il a besoin d'une machine plus complexe. Il crée donc la poule. Qui sert essentiellement à le reproduire lui, l'œuf. Elle va mourir, se décomposer, mais lui, l'œuf sera à nouveau entier, intact et prêt à fabriquer une autre poule. Il en va ainsi avec nos gènes, pour qui nous ne sommes que des outils de reproduction. Leur seul but étant de se reproduire, de faire perdurer la lignée des gènes... C'est donc l'œuf, la réponse, mon Coco. Et nous, on est la poule.

Bruno remarqua qu'il avait utilisé une expression que Nina utilisait souvent. À cette époque, durant leurs études au collège, elle était une amie que lui et Vallier avaient en commun. Pour elle, c'était un raccourci que d'utiliser Coco. Tout le monde se prénommaient Coco. Et c'était contagieux. À la fin de la session, les Cocos avaient fait des petits. C'était Coco par ci, Coco par là...

Puis ce fut l'abandon de cette microsociété qu'est le collège, le passage à l'âge adulte.

Bruno et Vallier devaient se perdre de vue et suivre des chemins différents. Bruno courtoisa Nina, et ils devinrent pour tous Nina et Bruno. Les inséparables complices, le clown blanc et l'Auguste. Bruno étant le second. Puis, il avait croisé Vallier lors d'un atelier sur l'hypnose, un samedi matin dans un local de la rue St-Denis. Il avait cru bon d'essayer d'apprendre une technique qui l'aiderait à améliorer la confiance en soi. À l'époque, les ateliers et centres de croissance personnelle foisonnaient.

On se massait le sacrum en kinésiologie et on renouait allègrement dans la saumure.

Dans le cours d'hypnose du samedi, il y avait aussi Maurice Francoeur, qui faisait son bac en psychologie et qui désirait acquérir un atout, soit des notions d'hypnose en vue de sa future pratique. Vallier, pour sa part, ne se montra pas très doué pour cette discipline et abandonna dès le premier atelier.

Ironiquement, quelques années plus tard, Francoeur, devenu chargé de cours en psychologie à l'université, invita Bruno, qui avait persévéré dans la pratique de l'hypnose et qui était devenu assez bon, à venir donner des ateliers à ses étudiants. Comme il n'y a pas de hasard, Vallier se présenta pour subvenir aux besoins techniques de l'événement. Il officiait comme appariteur du département des sciences du même établissement et cela comprenait aussi les labos de psychologie.

Lors de la séance, il se proposa comme sujet. Il y avait déjà quelques étudiants volontaires se pliant à l'exercice, et il se joint à eux. À la surprise de Bruno et Francoeur, il vola littéralement la vedette. Il répondait aux suggestions sans la moindre hésitation. Au bout d'un moment, Bruno réveilla les autres sujets endormis pour pouvoir se concentrer sur Vallier et qu'ils puissent ainsi jouir de la leçon.

Bruno avait trouvé son sujet idéal. Tous les hypnologues ont intérêt à côtoyer une personne avec qui ils vont pouvoir approfondir leur pratique. Pour le professeur Léonard, qui lui avait enseigné, c'était son épouse. Mais avec Nina, ce n'était pas possible. Il n'avait jamais réussi à la placer en transe hypnotique, c'était peine perdue. Soit en son for intérieur elle ne lui faisait pas confiance, soit son cerveau n'arrivait jamais à se mettre à "off".

De toute façon, même si l'hypnose était sa passion, il devait consacrer la majeure partie de son temps à l'enseignement des mathématiques, qui lui procurait sécurité matérielle et stabilité. Il réussissait à gérer ses horaires de travail pour ménager une bonne période dédiée à ses recherches en hypnose et en sophrologie.

3

Deux jours passèrent, puis Vallier reçut un appel de Sara sur son téléphone portatif. L'université avait équipé les techniciens de cette nouveauté des années '90, l'ancêtre du cellulaire d'aujourd'hui, un appareil en forme de banane. Les appariteurs et membres du personnel de soutien passaient peu de leur temps à leur bureau. Celui de Vallier relevait plus du placard à débarras que du bureau habituel.

-Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il. C'était rare en effet qu'elle lui téléphone durant ses heures de travail.

-Tu ne me croiras pas! cria-t-elle dans l'émetteur. Tu sais, on a une section anglophone dans un coin du deuxième étage, c'est rempli de vieux titres...

-Oui coupa Vallier. Où il y a plein de bouquins poussiéreux? J'y suis allé une fois pour trouver du Edgar Poe, mais ce n'était pas très bien foutu, mal classé...

-En plein ça! J'y ai fait du reclassement dans le temps, et ça m'est revenu ce matin, j'en étais sûre!

-Quoi !? Vallier s'impatientait, monsieur Giroux l'attendait en classe de chimie pour résoudre un problème de brûleur.

- "The House on Craig Street", de Ronald J. Cooke, c'est un roman Harlequin qui date de 1949 et qui se passe à Montréal dans les années '30 sur la rue Craig!

Aucun son ne lui parvenait par l'écouteur. Elle continua.

- Ce qui est drôle, c'est que ça semble être un truc policier de style série noire, un polar mettant en vedette une prostituée qui opère sur la rue Craig! Le bouquin a dû connaître un certain succès, car on en a plusieurs rééditions, avec des couvertures différentes!

- La rue Craig !? Mais c'est où? cria presque Vallier.

- C'est la rue Saint-Antoine! J'ai consulté d'anciens atlas et livres sur l'histoire de Montréal, et en 1976, la rue Craig a changé de nom. C'était bizarrement une section de la rue Saint-Antoine qui, en traversant le Vieux-Montréal, se mutait en Craig. Ils ont tout simplement normalisé le nom d'un bout à l'autre!

- Je le savais, balbutia-t-il. Et c'est logique, Saint-Antoine est parallèle au fleuve, entre Notre-Dame et Sainte-Catherine. Ça devait être une des rues principales du sud de la ville à cette époque.

Le chargé de cours en classe de biologie dans son sarrau blanc, l'attendait là-bas, les bras croisés et le pied battant la mesure.

- Sais-tu si Bruno est en cours ce matin? demanda Vallier. Je vais l'appeler! Merci, Sara, je t'en dois une!

- Et, mais...!

Il avait raccroché.

Quelques jours plus tard, Bruno réserva cette fois-ci un local à l'université, dans une aile désertée en soirée pour poursuivre l'expérience en toute quiétude.

-Regarde ce que j'ai dégoté! lança Vallier en faisant irruption dans la classe. Bruno, qui préparait la séance était occupé à tirer les rideaux devant les hautes fenêtres. Il jeta un coup d'œil et vit que Vallier roulait un attirail sur un chariot de laboratoire.

-Qu'est-ce que c'est?

C'était un casque grotesque muni d'écouteurs et relié par de nombreux fils à une boîte métallique comportant quelques cadrans et boutons.

-On dirait un ancien oscilloscope, non? Un engin de torture?

-Je te présente le "Mind-Eye", fit Vallier en levant le casque dont les embranchements lui donnaient l'apparence d'une méduse robotisée.

-Je l'ai déniché au fond d'une case du département de musicothérapie, c'est un appareil fait par les Américains et destiné à provoquer un niveau de conscience X en bombardant le cerveau d'impulsions photiques et sonores! Des fréquences...

-Et plus performant que le DMT? railla Bruno, un peu las des artifices.

-Ça ne coûte rien d'essayer! renchérit Vallier. Si ça me permet d'atteindre un état plus efficacement, comme d'entrer en zone thêta, et rendre mes visions plus claires...

-Perte de temps, si tu veux mon avis. Mais c'est toi le cobaye! On peut faire un essai, se résigna Bruno.

C'est ainsi que casqué et branché, Vallier s'étendit sur le matelas de sol au centre de la pièce assombrie.

Bruno régla la fréquence du casque en manipulant un gros cadran indiquant différents degrés. Il tourna aussi un petit bouton relié à un potentiomètre. En zone alpha, le cerveau répond à une fréquence d'une dizaine de

cycles par seconde tandis qu'en zone delta la fréquence se situe autour de cinq cycles par seconde, mais le potentiel électrique est multiplié. Le cerveau ayant plusieurs niveaux de conscience entre l'éveil et le sommeil profond, l'appareil devait servir à induire et stabiliser l'état choisi.

Vallier percevait un léger bourdonnement qui faisait vibrer ses tympans. Bruno lui demanda de fixer la flamme de la bougie qu'il avait placée sur un tabouret au pied du matelas. Le département était parfaitement désert et silencieux en ce début de soirée. Les étudiants confinés à leurs résidences repassaient leurs notes en vue des examens de fin de session qui débutaient ces jours-ci.

Et la première neige qui tombait sur Montréal insonorisait tout le paysage d'une couverture apaisante.

Bruno entama son laïus qui servait de préambule à l'exercice de régression. Il s'agissait de faire revivre au dormeur des moments clés de son existence, des moments heureux de préférence, morceaux d'enfance enfouis sous le tapis du temps. On reculait ainsi jusqu'à la naissance. Ensuite, il fallait faire le saut encore plus loin en arrière, et c'est là qu'opérait ou non la magie.

Le potentiomètre indiquait neuf cents mégahertz comme fréquence. Si Sara s'était trouvée là, elle aurait dit:

-À sept cent cinquante mégahertz, l'activation de l'hypothalamus est amorcée. Et elle insisterait pour que Bruno rétablisse les réglages sur ce qui ressemblait à un ancien modulateur de fréquences d'avant la guerre. C'est pour cela que Vallier et lui d'un commun accord avaient décidé de poursuivre l'expérience seuls et à l'écart. Même cette machine pseudo scientifique risquait d'en compromettre le déroulement. D'ailleurs, au bout d'un temps, alors que Bruno lui demandait si tout se passait

bien, Vallier, la voix enrouée et les sourcils froncés demanda à ce qu'on arrête le bourdonnement. Bruno ne se fit pas prier pour débrancher l'appareil. Le gisant laissa aller un long soupir et retourna s'enfoncer doucement dans les limbes de l'inconscience.

4

Pierrot Guy fermait la boutique. Il avait travaillé tard pour terminer un inventaire et la nuit était venue sans qu'il s'en aperçoive. Les lampes au gaz brûlaient le long de la rue détremée par une pluie printanière. Il prit un journal en guise de parapluie et courut jusque sous le porche de la boucherie d'en face. Il allait inévitablement se faire doucher en rentrant chez lui, rue St-Jean-Baptiste. Son oncle Eugène Guy lui fournissait une chambre dans un édifice lui appartenant, un entrepôt de produits chimiques. À cette époque, la rue St-Jean Baptiste ne portait pas de nom, c'était plutôt une ruelle étroite.

À l'automne, Pierre poursuivrait des études qu'il avait entreprises l'année précédente chez un instituteur et qui lui permettraient il espérait, de lui procurer un avenir plus aisé. Sa famille était prospère, ses oncles possédaient plusieurs lots bien situés en ville et avaient d'excellentes références autant auprès des pouvoirs francophones qu'anglophones. Ces derniers entreprenaient une ère d'industrialisation qui allait changer le visage de la ville. Les Français, minoritaires à Montréal dix ans plus tôt, commençaient à voir leur nombre grossir, par l'apport des gens des régions venus

trouver du travail en ville. Des milliers d'immigrants s'ajoutaient aussi à chaque année, venus d'Irlande ou d'ailleurs, majoritairement anglophones. Cela faisait sans doute partie du plan d'assimilation des Canadiens français par les occupants britanniques.

Abrité sous le porche, il se dit qu'il ferait peut-être mieux d'attendre que l'averse diminue d'intensité avant de continuer. Des hommes, armes aux poings, passèrent en trombe devant lui, faisant trembler les trottoirs de bois. Des miliciens, se dit-il. En regardant dans la direction vers laquelle ils se précipitaient, il vit qu'il se passait quelque chose du côté du Royal Beaver. Des cris retentissaient, on se bousculait et les flammes des lampes qu'on trimbalait dansaient frénétiquement dans la nuit.

Pierre plissa les yeux pour tenter de discerner ce qui se passait là-bas. L'exemplaire de La Minerve qu'il tenait au-dessus de sa tête ployait sous la pluie. Une ombre sortie de nulle part le bouscula, il faillit perdre pied et se retrouver dans la rivière de boue qu'était devenue la rue. L'individu disparu dans un étroit passage s'ouvrant sur le côté d'un commerce. C'est alors qu'un bourdonnement puissant envahit tout l'espace. Pierre pivota sur lui-même, essayant de trouver l'origine du bruit. Il plaqua ses mains contre ses oreilles, mais le sourd vrombissement ne diminua pas, au contraire. Ce bruit semblait surgir de l'intérieur de son crâne, et gagnait en intensité. Désespéré, il courut vers l'hôtel, où un militaire l'agrippa par le bras. La bouche de l'homme articula des mots qu'il ne pouvait entendre à cause du bourdonnement intense dans ses tympans. Il se dégagea en grimaçant et continua sa course. En passant devant la ruelle qui mène derrière l'hôtel, il vit un groupe de femmes qui se serraient sous la pluie, escortées par

quelques miliciens armés. Derrière elles sur le sol gisait un corps que l'on avait recouvert d'une bâche. Une mare de sang ruisselait de chaque côté et le mur de crépis de l'établissement en était éclaboussé.

Les mains plaquées de chaque côté de la tête avec l'impression que son cerveau allait bouillir, il fit péniblement demi-tour. Apparut devant lui une haute silhouette détrempée dans sa robe maculée de boue, et qui le tenait en joue avec une carabine.

Corliss McGee, la tenancière de l'hôtel, ses longs cheveux plaqués autour de son visage déformé par la colère et le désespoir veillait sur la dépouille comme un cerbère. Pierre brandit les mains au-dessus de sa tête tout en se précipitant hors de portée de l'arme. Il secoua la tête pour chasser le bourdonnement qui le torturait. Il ne pouvait entendre ce que les soldats se disaient, groupés sous la marquise de l'hôtel. Un gros rouquin apparut et s'empressa de mettre la patronne à l'abri. Il lui jeta un long manteau sur les épaules et la délesta de son arme. Le bourdonnement qui envahissait le crâne de Pierre disparut soudainement, cédant la place au bruit des gouttes de pluie qui martelaient les planches du trottoir. Il demeura immobile, adossé à un mur, libéré de l'étouffement sonore qui l'avait assailli et espérant que ça ne se reproduirait plus. Une charrette tirée par un cheval passa en trombe en formant une vague de boue puis s'engouffra dans la ruelle. Probablement le docteur, se dit Pierre, qui vient constater les dégâts. Sous le porche de l'hôtel, il put remarquer quelques filles de joie qui pleuraient. Parmi elles figurait la jeune recrue qu'il avait remarquée plus tôt. Il se sentit soulagé de la voir bien vivante. Corliss McGee les rappela à l'intérieur. L'Irlandaise leur adressa quelques mots et Pierre

l'entendit interpeler la nouvelle par le nom de Marguerite. Il se remit en route.

-Marguerite, se répéta-t-il, en pressant le pas.

Il monta dans les combles du deuxième étage de l'édifice dans lequel se trouvait sa chambre et s'empressa, à la lumière d'une bougie, d'enlever ses vêtements trempés. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête, il avait l'impression de sortir d'un cauchemar. D'abord le bourdonnement qui lui avait laissé un mal de tête terrible. Puis le cadavre ensanglanté sous la pluie torrentielle et la cohue qui en avait résulté.

Il remarqua une tache sombre sur la manche de sa veste. En l'approchant de la flamme, il constata que c'était du sang délayé avec l'eau de pluie. Il repensa aussitôt à l'inconnu qui l'avait bousculé en sortant de la boutique, près du porche de la boucherie. Il se laissa tomber sur une chaise, le vêtement souillé entre les mains, ébranlé par toute cette histoire. Il repensait à Marguerite, à son doux visage innocent, ses yeux de biche aux longs cils soyeux. Pensée qu'il chassa lorsque son regard croisa le crucifix pendu au-dessus de son lit.

Il ne devait pas se permettre d'avoir des sentiments envers une autre que celle qu'il fréquentait en ce moment. Une amie de ses cousines Guy de la paroisse St-Joseph, dans l'ouest de la ville. Amélie Paradis, une gentille fille qu'il courtisait et avec qui il avait des chances de former un couple un jour, une famille à lui, si le père de la belle, un homme taciturne, lui donnait son assentiment. Pierre avait fort à faire pour arriver à le convaincre de sa bonne foi. Pour le moment, il faisait ses classes en travaillant pour l'entreprise de Monsieur

Walsh, en attendant son certificat d'études. Une opportunité d'affaires allait bien se présenter un jour. Mais sur son écran mental, le visage de Marguerite persistait. Cette vision provoquait quelque chose d'irrésistible, une douleur bienfaisante au creux de son ventre. Un pincement interdit qui lui enserrait le cœur. Exténué, Pierre souffla la bougie et s'étala sur la paillasse du lit. Il sombra dans le sommeil en chérissant le souvenir du visage de Marguerite, la pute aux yeux de biche.

5

-Ouais, ben y'a plus rien à voir! lança Nina. On est allés arpenter les lieux de ton ancienne vie et il n'y a plus rien!

Vallier venait de prendre place à la table où Nina et Bruno s'étaient installés. Le Saint-Sulpice était pratiquement désert en ce samedi après-midi. Sur semaine c'était une autre réalité, un autre endroit. La brasserie accueillait les étudiants en grand nombre dès la fin des cours sur semaine et les différents paliers de l'établissement demeuraient bondés jusqu'à la fermeture. Comme le temps des fêtes approchait, les gens se bouscuaient plutôt dans les centres commerciaux.

-Et Sara? s'enquit Vallier en déroulant son interminable foulard à grosses rayures mauves.

-Elle est aux archives, dans l'édifice d'à côté, fit Bruno. Elle fouille pour voir si elle trouve quelque chose. Mais je ne me fais pas d'illusion. Ton Pierrot, à moins d'être devenu célèbre, a dû passer sous le radar.

-Et plus rien ne subsiste de ton ancien patelin, reprit Nina. Bruno et moi on a fait tout le quartier entourant le Vieux-Montréal à pied! De la Place Bonaventure jusqu'au Pied-du-Courant. À part deux ou trois ruines, le faubourg à m'lasse, comme on l'appelait affectueusement autrefois, n'existe plus. Ce coin de la vieille ville s'était construit anarchiquement, les bicoques s'entassaient les unes sur les autres, un peu n'importe comment. Au siècle dernier, les incendies se déclaraient à tout bout de champ, et dévastaient des pâtés de maisons en entier.

-Le feu?

-Maisons de bois et lampes à la graisse de baleine ne font pas nécessairement bon ménage! N'oublie pas qu'il n'y avait pas de service électrique à cette époque. Les modèles de lampes au dix-neuvième siècle constituaient de véritables bombes à retardement.

Bruno prit la relève : -En plus, la majorité des demeures étaient insalubres. Ils ont rasé le tout, repoussant les familles francophones et miséreuses vers l'est et vers le nord ou du moins à l'extérieur du centre-ville.

Vallier héla le serveur et commanda un pot de bière en fût pour la tablée.

-Le quartier Chinois aussi a subi le couperet, dit-il. Il ne reste qu'un bout de rue sauvegardé pour les touristes. Ça fait pitié.

-Maintenant, dit Bruno, il y a des tours à logements en béton, l'autoroute sous terre, la 720, le quartier des affaires, l'édifice de Radio-Canada et les accès au pont Jacques-Cartier. Tout est neuf, dans ce coin-là! Il n'y a plus rien...

-C'est ce que je disais! coupa Nina. Des tours à bureaux, des condos, et des autoroutes, Coco.

-Je m'en doutais, interrompit Sara, qui venait se joindre à eux, la tuque bien enfoncée sur les yeux. Je n'ai rien trouvé de probant. Beaucoup de documents légaux ou juridiques, de la paperasse illisible, mais pas grand-chose sur les citoyens. C'étaient des pauvres, on ne retient pas leurs histoires, leurs témoignages. J'ai vu des photos, qui doivent dater des premiers temps de la photographie, où on peut constater le délabrement qui régnait là-bas, il y avait même un camp en bois rond près de l'église Notre-Dame!

-Mais alors? fit Vallier. Comment retrouver des preuves de l'existence de Pierrot Guy? Des traces de son passage?

-Difficile, reprit Sara en prenant une lampée de bière de sa chope bien remplie. Même les archives de la paroisse où il vivait, ont brûlé. On aurait pu retrouver un acte de mariage ou bien de décès! Un certificat de baptême d'un de ses enfants, à la rigueur.

Vallier commanda un autre pot. Il devait bien y avoir un moyen de trouver quelque chose, un indice qui confirmerait l'existence du personnage.

-Et le fameux hôtel, le Royal Beaver? demanda-t-il en réglant la note.

-Ah, oui! Ça, j'en ai retrouvé une trace dans un document...

-Il était temps que tu le dises! dit Vallier. Je le savais! Enfin, quelque chose!

Sara prit une gorgée puis reposa son bock, de la mousse sous le nez.

-Brûlé lui aussi, en 1870. C'est un rapport du chef de police, un certain Hercule Paradis. Mais aucun détail sur les occupants.

-Merde, fit Vallier. Est-ce qu'il y a quelque chose qui n'a pas brûlé, dans ce temps-là?

-Il y avait peut-être un pyromane? blagua Nina. Un égorgueur, un pyromane, des putes, c'était la belle époque!

Bruno s'anima et lança vers Vallier :

-c'est simple, il faut que tu y retournes! C'est la seule façon que nous avons pour collecter des informations sur ce Pierre Guy!

-Tu veux le rendormir? demanda Sara, avec un air inquiet.

Bruno pointa le crâne chevelu de Vallier.

-Tout est là-dedans. Dans le passé de cet énergumène. Et à ce que je sache, il ne court pas le danger d'y rester! Il n'est qu'un touriste dans une visite guidée!

-Aujourd'hui? fit Nina, contrariée. On voulait aller au cinéma ce soir, tu te souviens? La comtesse de Bâton Rouge?

-C'est beaucoup mieux que le cinéma, tu ne trouves pas? lui répondit Bruno en souriant. Et moi, les films sur la monarchie tu sais...

Elle se contenta de soupirer.

6

-Marguereete! Can you help the boy, will ya?

Le gros Irlandais surnommé Rusty soupira en terminant de passer un linge sur son comptoir. Les premiers clients ne tarderaient pas à faire leur apparition dans la salle à manger de l'hôtel et le petit porche était encombré de barils et de sacs de chaux.

Pierrot effectuait une livraison pour la compagnie de produits chimiques où il logeait. Son oncle Eugène Guy louait l'édifice de la ruelle St-Jean Baptiste à la Kerry Watson Company. Pierrot leur rendait service à l'occasion en livrant de petites commandes aux commerçants avoisinants. Il avait poussé sa charrette chargée à ras bord depuis l'entrepôt, empruntant la rue Notre-Dame vers l'est en longeant les quais et en admirant les grands voiliers qui glissaient sur le fleuve. Il pouvait entendre les craquements des bois, les toiles qui claquaient au vent et les cris des timoniers. Le tramway de la rue Notre-Dame, tiré par quatre chevaux, le dépassa en faisant gicler la boue du chemin.

Pierre remonta une rue zigzagante vers la rue Craig, en pestant contre le poids de son chariot. Il croisa de nombreux travailleurs qui regagnaient leur logis, ayant bouclé une autre dure journée dans un chantier. Vers 17 heures, il déposa sa marchandise sur le perron de l'hôtel Royal Beaver. Rusty, contrarié par cet encombrement qui obstruait l'entrée principale, tonna de nouveau :

-Marguereete!

Pierrot essuya son front perlé de sueur du revers de sa manche. Au fond de la salle enfumée, où un groupe de miliciens bruyants jouaient une partie de cartes, apparut

la jeune femme. Elle s'avança en époussetant sa jupe dont le bas frôlait le plancher verni. Elle passa rapidement derrière le bar, avala d'un coup le contenu d'un petit verre d'alcool que le gros rouquin venait de se verser, puis se dirigea vers Pierre avec un sourire en coin. Elle lui indiqua d'un coup de menton une petite porte à droite du comptoir, un réduit à marchandises.

Comme il demeurait figé sur place, elle le tira par la manche non sans lui jeter un regard amusé. Elle replaça une mèche rebelle qui lui barrait le front et lui dit :

-dans le back-store.

-Come on! lança le barman en remplissant son verre à nouveau.

Pierre secoua la tête pour remettre ses idées en place et se mit à transporter les petits barils de chêne et les sacs de toile. C'était la première fois qu'il pouvait contempler la jeune femme de si près. Il avait pu percevoir son haleine alcoolisée et le parfum de lavande qui émanait de sa chevelure. Passant devant, elle lui tint ouverte la porte du réduit. Il la frôla en balbutiant un remerciement, les joues en feu. Son cœur bataillait dans sa poitrine. Il s'en voulait de perdre ses moyens en présence d'une fille. En même temps, un sentiment de honte l'accablait, ses vêtements étaient souillés de boue et de suie, lui-même dégageait une odeur de putois et sa tignasse hirsute était mouillée de sueur. Il avait surpris le regard narquois de la jeune femme qui l'observait des pieds à la tête, et qu'elle accompagnait d'un sourire oblique.

-Est-ce que le chat t'a mangé la langue? Moi c'est Marguerite.

-Pierre Guy, fit-il timidement. On m'appelle aussi Pierrot.

-Pierrot! Elle laissa échapper un petit rire moqueur.

-Ah! c'est pour ça que tu as l'air dans ' lune!
Il haussa les épaules et lui rendit un sourire gêné.

Le dernier sac de chaux fut déposé dans la remise. Il s'apprêtait à repartir quand Marguerite le poussa vers l'escalier permettant d'accéder à l'étage.

-Je dois rapporter le chariot où je l'ai pris, fit Pierre en luttant pour faire demi-tour.

-Allons! dit-elle en le forçant à monter de plus belle. J'ai un service à te demander, ce ne sera pas long.

Ses yeux avaient repris leur rondeur innocente, ce qui l'avait conquis les premières fois qu'il l'avait aperçue.

-Je suis fiancé, lança-t-il en désespoir de cause.

Elle pouffa de rire.

-Idiot! Je ne vais pas te faire l'article, si c'est ce que tu penses!

Parvenus à l'étage, elle le poussa tout le long d'un étroit corridor et ils pénétrèrent dans une petite chambre obscure. La chambre numéro huit.

-Reste là! lui ordonna-t-elle. Puis, elle défit un colis emballé dans une toile cirée qui reposait sur le lit. Elle en tira une superbe robe rouge rubis au tissu satiné. Lui tournant le dos, elle lui demanda de dégrafer sa robe de toile noire.

-Je viens de la recevoir, c'est une merveille! Ça m'a coûté la peau des fesses!

En défaisant les agrafes, Pierre fixait les épaules dénudées qui s'offraient à sa vue. Sa tâche terminée, il se détourna poliment, une bouffée de chaleur l'envahissant. Le son de l'étoffe qui se froisse, d'un vêtement qui s'affaisse lui parvenait. Mon Dieu, comment s'était-il retrouvé là?

-Comment s'appelle-t-elle? lui demanda Marguerite en tenant sa nouvelle robe rouge devant elle.

-Que...qui? bégaya-t-il nerveusement.

-Ta fiancée! Elle est jolie? Elle a un nom?

Il se racla la gorge et rassembla ses idées.

-Amélie. Eh oui, je crois qu'elle est jolie...

-Retourne-toi! reprit-elle. Aussi belle que moi?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer de la convenance de la jeune femme, et sa mâchoire s'affaissa. Au centre de la chambre sombre et désuète se tenait Marguerite, resplendissante dans sa robe écarlate, belle comme une déesse païenne. Sa bouche, rouge elle aussi, souriait en alignant une rangée de dents parfaites. Elle prit une pose de grande dame, surmontée d'un regard langoureux.

Comme une fillette, réalisa Pierrot, qui s'amuse avec les robes de sa mère. Dans un froissement de satin, elle pivota pour lui offrir son dos dénudé. Il s'empressa de réunir les agrafes des pans de sa robe tout en respirant l'odeur de sa peau cuivrée et parfumée. Lorsqu'il eut terminé, elle le repoussa d'un coup de fesses puis sortit de la pièce.

-Tu es un drôle de gars Pierrot, lui dit-elle en regagnant l'escalier. Il se contenta de la suivre en silence jusqu'à la salle du rez-de-chaussée maintenant bondée.

Avant de repartir, il voulut lui conseiller d'être prudente, avec ce tueur qui rôdait aux alentours. Mais elle s'éclipsa rapidement entre les badauds vers le fond de la salle. Une serveuse distribuait des chopes de bière, des miches de pain croûté et des assiettes de fromages aux attablés. On fumait la pipe, on lançait les dés, on s'esclaffait bruyamment. Les soldats écossais se mêlaient aux matelots britanniques et aux casseurs de pierres. Un

musicien, grattant un dulcimer posé sur ses genoux, entonnait un air de folklore des vieux pays.

Pierre se fraya un chemin jusqu'à la sortie. Au passage, Rusty lui tendit un gobelet de vin qu'il refusa poliment, prétextant devoir remettre le chariot vide avant la brunante.

L'air frais du début de soirée lui fit le plus grand bien. Quelque chose de lumineux avait envahi son cœur. Accompagné par contre d'un lourd sentiment de culpabilité. Amélie planait sur son épaule droite, engoncée dans une tunique grise, auréolée de bons sentiments. Marguerite flambait sur son épaule gauche dans sa robe écarlate, affichant un sourire carnassier.

7

Bruno leva la tête vers Nina et Sara coincées dans le deux-places du petit salon. Les filles lui chuchotaient des conseils inaudibles en gesticulant. Il commençait à transpirer. Ça ne donnait rien. Jusqu'à date, il n'avait recueilli aucun indice, rien qui fasse avancer leur enquête. Il ne voyait pas le moyen d'y arriver. De prouver l'existence de Pierre Guy, et de confirmer la similitude des détails observés par le sujet par rapport aux évènements s'étant produits à l'époque.

Le problème c'est surtout parce que Vallier devient Pierrot lorsqu'il est en transe hypnotique. Il n'a plus son libre arbitre, il se trouve effacé derrière le personnage qu'il habite. Il n'a pas de recul. Il subit ce que l'autre vit.

Nina continuait de râler :

-il est complètement tétanisé par cette petite pute, subjugué par-dessus la tête par cette fille! Il s'en fait une fausse idée, non, mais comment ...

-Chut! lui fit Bruno, en levant la main pour marquer la fin des discussions. Nina continuait son laïus, mais dans un registre inaudible. Bruno dressa l'index, les sourcils en accent circonflexe.

Et comme s'il était touché par la grâce :

-J'ai une idée! leur dit-il en criant à voix basse.

Vallier somnolait toujours sur un matelas de camping au milieu de la pièce assombrie. Bruno lui fit quelques suggestions dans le but d'approfondir sa transe, comme de prendre quelques inspirations profondes et de les relâcher lentement.

-Maintenant Vallier, tu vas faire exactement ce que je vais te dire.

Bruno prenait son ton d'hypnologue le plus convaincant. C'est vrai qu'on ne pouvait se fier entièrement à ce que disait Pierrot lors des séances. C'était un homme d'une autre époque, un garçon un peu naïf et aussi très émotif et qui vivait les situations d'une façon différente, préindustrielle.

-Vallier, est-ce que tu m'entends?

-On dirait que le visage lui démange, souffla Sara à l'oreille de Nina.

-Pas seulement le visage, si tu veux mon avis.

Vallier émit un petit oui mêlé à un soupir.

-Maintenant, reprit Bruno, avec une intonation apaisante, tu vas demeurer avec Pierrot, mais tout en restant toi-même. Je veux que tu prennes un recul par rapport à ce que Pierrot va vivre. Tu vas rester toi-même.

Vallier fronça le nez puis expira profondément.

-À trois, et seulement à trois, tu vas te retrouver avec Pierrot, à son travail sur la rue Craig.

Nina eut un mouvement d'impatience.

-Il devrait l'envoyer lors d'un évènement qu'on pourrait retracer, chuchota-t-elle à l'oreille de Sara.

-Il peut faire ça? L'envoyer n'importe quand dans la vie de l'autre?

Bruno, qui continuait son rituel, leur lança un regard réprobateur. Il avait besoin de toute sa concentration pour mener à bien son expérience.

-Vallier, dit-il, est-ce que tu m'entends? ... Réponds.

-Oui, fit l'allongé au bout d'un temps.

-Tu es toujours avec Pierrot Guy?

-Oui...

-Bien. Tu vas te concentrer sur ce que tu vois, par ses yeux à lui.

Il laissa passer un moment, puis reprit :

-est-ce que tu vois quelque chose d'intéressant?

Le dormeur semblait confus, ses yeux s'agitaient dans tous les sens sous les paupières et ses lèvres remuaient.

La personne endormie ne prend aucune initiative habituellement. Quand l'hypnologue lui demande si elle veut lui dire son nom, par exemple, elle se contentera d'acquiescer. Il ne lui a pas demandé de lui dire, mais seulement si elle voulait le lui dire. Bruno désirait que son ami démontre plus d'autonomie, mais c'est chose difficile lorsqu'on n'a plus de volonté à soi.

-Regarde près de toi, est-ce qu'il y a des papiers, des manuscrits quelconques?

Un bon de commande, une facture pourrait détenir des indices, allez savoir.

-Il y a un journal sur la table de travail, devant la fenêtre.

-Bon! Lis-moi les gros titres.

Vallier était enfermé dans un scaphandre vivant. Une combinaison de chair ayant sa volonté propre. Il pouvait contempler l'intérieur du magasin par les yeux de Pierre. Il ne le contrôlait pas, n'étant qu'un passager clandestin dans le véhicule d'un autre.

Le jeune magasinier s'affairait à vider une caisse de son contenu, des lunettes d'approche importées d'Allemagne, sans doute destinées à une riche clientèle. Il les disposait à mesure dans une étagère exposant divers articles précieux, sextants, cadrans et instruments servant à calculer. Lorsqu'il referma la porte vitrée de l'armoire, son reflet lui apparut sur la surface de verre. Une barbe inégale sur un visage juvénile surmonté d'une tignasse blonde.

-Il pourrait demander à Pierrot d'aller vers la table où est le journal, non? demanda tout bas Sara.

-Ce n'est pas une marionnette, dit Nina d'un ton mordant. Il fait partie du passé, on ne peut pas changer les événements qui se sont déjà produits il y a longtemps!

-C'est vrai, reconnut Sara.

Vallier regardait le reflet de Pierrot en se tenant derrière ses yeux.

-Pierrot, mon gars, pensa-t-il très fort, je suis certain que tu peux m'entendre, au fond de ton crâne. Le jeune homme eut un haussement de sourcil.

Bruno, lui, tentait de maintenir le contrôle sur son dormeur en poursuivant l'interrogatoire. Il devait le pousser à glaner des informations sur ce qui l'entourait.

-Vallier, que fait Pierre en ce moment? lui demanda-t-il.

-Il m'écoute, je lui parle.

-Ah! lança Sara. Tu vois? En enfonçant son coude dans les côtes de Nina.

-Il peut bien lui parler tant qu'il veut, on ne peut pas changer le passé!

-Dis-moi ce que tu vois, reprit Bruno, obstiné.

-Procession de la St-Jean Baptiste, prononça Vallier. Un nouveau symbole pour représenter le prophète et patron des Canadiens français.

-C'est dans le journal, Vallier? Tu peux lire ça?

-Un enfant, le fils d'Alfred Chalifoux, vêtu de peaux de mouton, fera son apparition lors du défilé du vingt-quatre juin.

Sara notait le tout dans un calepin et Nina observait la scène, perplexe.

Vallier déglutit, puis avec une voix blanche, il continua :

-L'égorgeur de la rue Craig fait une autre victime.

Un nouveau silence.

-Mais qui? ! lança Sara, impatiente. Qui est la victime?

Bruno, exaspéré, les menaça de les expédier dans une autre pièce. Mais Vallier répondit contre toute attente.

-Une femme qui travaillait dans un pub de la rue St-Paul et qui rentrait chez elle par la rue Craig...

Devant la table où était déposé le journal, la grande fenêtre à carreaux de la devanture permettait d'observer ce qui se déroulait à l'extérieur. Les carrioles et les charrettes qui se succédaient inlassablement, les passants qui défilaient avec leurs parapluies. Depuis quelques semaines, le ciel déversait ses ondées sur la ville, et le soir les rues détrempées se vidaient de toute activité. Une atmosphère glauque régnait dans les ruelles des bas-fonds et les lampadaires peinaient à éclairer leur bout de trottoir dans une auréole de gouttelettes.

Pierrot, se penchant pour coller son nez à la vitre, jeta un œil du côté de l'hôtel. On devinait au travers du rideau de pluie, des silhouettes qui allaient et venaient autour du porche.

-Oui, regarde si Marguerite est là! pensa Vallier en sa direction.

Pierre se ressaisit et retourna à ses affaires. Sur l'établi, était demeurée une paire de jumelles retirée de la caisse. Il retourna dans ses mains l'objet de laiton massif recouvert de cuir noir, fit pivoter la molette ajustant la mise au foyer, puis l'éleva vis-à-vis ses yeux. Retournant à la fenêtre, il ajusta l'instrument en direction de l'hôtel. Il parcourut de l'entrée principale à celle de la ruelle, s'attardant aux nombreuses fenêtres qui perçaient la façade, pour tenter d'y déceler la présence de Marguerite.

-Ma foi, il est vraiment possédé par cette fille, dit Nina.

-Je vais l'envoyer ailleurs, pensa Bruno.

Il lui demanda de se retrouver un autre jour, lors d'un moment heureux. Une sortie avec sa fiancée, Amélie, par exemple.

Vallier expira fortement, son visage se crispa puis il inspira profondément. Nina et Sara s'étant épuisées elles-mêmes s'étaient tues.

Les semaines qui précédaient les fêtes étaient harassantes. Mais en plus il y avait cette expérience insolite qui consommait beaucoup de temps. On pouvait toujours faire une pause, le temps ne bougerait pas. Mais Bruno et Vallier semblaient vouloir aller au fond de cette histoire maintenant, fêtes ou pas.

8

Face à l'Île-Ronde, un peu à l'est du Vieux-Montréal s'étendait un grand parc naturel qui bordait le fleuve. Le dimanche, quand la température le permettait, les habitants des quartiers environnants se rassemblaient en familles pour y pique-niquer. Les petits groupes, où tous les âges étaient représentés, s'éparpillaient sur l'herbe, sous les arbres ou près de la grève. Un kiosque de bois surélevé, installé au centre du parc, accueillait les musiciens en herbe, les chœurs de chant du dimanche et les orateurs de toutes vocations.

Pierre avait emprunté le cheval et la calèche de son oncle Eugène pour l'occasion. Les dimanches ensoleillés se faisaient rares comme les moments qu'il pouvait partager avec Amélie, la jeune femme qu'il courtisait depuis près d'un an. Comme une chatte sauvage qu'on voudrait apprivoiser, Amélie se laissait espérer. Pierre se languissait d'aller de l'avant avec l'objet de sa convoitise. Mais la farouche ne lui concédait qu'un pouce à la fois et, récemment, il était arrivé à lui donner un vrai baiser et non seulement le droit de lui prendre la main. Une victoire!

Ce n'était pas étonnant comme comportement pour une ancienne pensionnaire d'une congrégation religieuse.

Depuis peu, elle travaillait avec son père, un homme autoritaire, propriétaire d'un petit commerce d'importation de vêtements situé rue Sainte-Catherine, tout près du fameux Palais de cristal (qui brûla lui aussi quelques années plus tard).

Pierrot ayant solidement attaché le cheval sur la rue Notre-Dame rejoignit en trottant son amie et les deux petits cousins de celle-ci. Il n'était pas convenable que Pierre et Amélie se prélassent dans l'herbe sans être chaperonnés. Alors le père d'Amélie leur avait confié les deux garçons de son frère. Les petits étaient fascinés par les voiliers qui se croisaient devant eux sur le fleuve, poursuivis par des bandes de mouettes criardes.

Le groupe s'installa à l'ombre d'un grand pin, sur des couvertures jetées sur l'herbe. Pierrot tira sa pipe et entreprit de la bourrer tandis qu'Amélie respirait l'air du large en souriant au soleil. Les deux jeunes couraient avec un ballon. Ils avaient un surplus d'énergie à dépenser. Ils allaient en classe chez les Frères des Écoles Chrétiennes pour apprendre les matières essentielles à une bonne éducation.

Quelques années auparavant, l'État s'était délesté de la lourde tâche de gérer l'éducation des enfants. Pour économiser, il se départit de l'instruction, un système déficitaire, pour le confier aux institutions religieuses. Ce qui fit croître encore plus l'influence des groupes religieux sur les jeunes et la population en général.

Dans le petit salon tamisé, Bruno dirigeait toujours la séance d'hypnose et les deux filles sirotaient une bière en observant Vallier, endormi sur le sol.

-Il y a des gens qui viennent, annonça-t-il faiblement, les yeux clos.

-Quelles gens? Qui sont ces gens, Vallier? lui demanda Bruno accroupi près de son ami.

-Des gens! fit Vallier sur un ton agacé.

-Ouais, ton Coco a perdu la boule, fit Nina vers Sara qui lui rétorqua :

-C'est pas mon Coco!

-Ooooh!... Lança Vallier sans prévenir. Les trois sursautèrent ensemble, Sara retenant son cœur de bondir hors de sa poitrine.

-Ah! Mais là il a vu quelque chose! chuchota Nina. Sara reprit prestement son bloc-notes et son stylo.

-Qu'est-ce que tu vois, Vallier? lui demanda Bruno, courbé au-dessus de son sujet.

-Une procession...

Les deux filles se regardèrent.

-Ma foi, j'ai dû en sauter un bout, est-ce qu'on est rendus au défilé de la Saint-Jean?

-Avec l'enfant au mouton! fit Sara.

-Chut! leur ordonna Bruno, excédé.

Vallier reprit la parole, décrivant lentement ce qui se passait devant lui.

-Je vois Rusty, le gros barman irlandais du Royal Beaver, et madame Corliss McGee, la patronne. Ils suivent le sentier qui descend au bord de l'eau, il lui tient le coude. Il y a les filles, aussi. Vêtues à la mode de Boston, des robes aux couleurs brillantes avec de la dentelle et de grands chapeaux de paille. Des soldats britanniques en permission ont l'air de leur servir d'escorte. Et puis il y a quelques jeunes bourgeois et...Marguerite.

Nina et Sara se regardèrent à nouveau, mais cette fois avec une expression d'étonnement figé sur le visage.

Pierrot, la pipe à la main, scrutait les branches les plus hautes du grand pin auprès duquel ils s'étaient installés. Amélie réprimandait les garçons pour avoir envoyé leur ballon dans les branches de l'arbre, hors de portée et où il demeurerait prisonnier. Pierrot revint auprès d'eux essayant de se faire rassurant en leur

promettant que le vent ferait probablement tomber le ballon.

Il tourna la tête, car un groupe bruyant débouchait sur le sentier menant vers la grève. Comme à la parade, le joyeux groupe défilait en zigzaguant entre les buissons, ombrelles à la main, les filles de l'hôtel accompagnées d'admirateurs et de leur patronne. Rusty, son major d'homme, lui tenait fièrement compagnie. Tous discutaient et s'esclaffaient joyeusement en cherchant un endroit où se poser. Marguerite fermait la marche en compagnie de quelques galants. Elle portait une longue robe blanche et vaporeuse qui ondulait dans la brise. Un chapeau à large bord ombrageait le haut de son visage.

Pierrot vint s'asseoir auprès d'Amélie qui fulminait intérieurement devant ce spectacle. Celui de jeunes gens décomplexés qui agissaient à l'encontre de ce qui était prescrit par le conditionnement judéo-chrétien qu'elle avait reçu au couvent. Une doctrine sévère qui prêchait la crainte du péché et des flammes de la perdition.

Pierrot se détourna, de peur que Marguerite lui fasse un signe. Mais il se détendit en se disant que cette jeune femme avait un tempérament indépendant très prononcé et qu'elle ne devait sans doute pas se souvenir de lui.

C'est à ce moment qu'il s'aperçut qu'un des neveux d'Amélie avait entrepris de grimper à l'arbre pour y libérer son ballon. Les branches de l'immense conifère étaient disposées de façon à faciliter l'escalade. Amélie poussa un cri en le découvrant et lui ordonna de redescendre sur-le-champ. L'enfant pris en défaut décida de rebrousser chemin. Mais il paniqua et se mit à brailler, s'agrippant à une branche. Pierrot s'élança, atteignit les premières branches et entreprit l'ascension. Amélie, désespérée, contemplait la scène.

Une fois le garçon délogé et remis à sa tante, Pierre reprit l'escalade du grand pin afin de rejoindre le ballon, toujours pris entre les aiguilles de l'arbre. Parvenu en haut, il ne put s'empêcher de regarder entre les branches le groupe des gens de l'hôtel installés en contrebas, près du rivage. Il ne voyait que quelques ombrelles et quelques chapeaux qui s'animaient, mais il pouvait entendre le rire des femmes, comme les carillons d'une musique de fête et aussi les chansons qu'entonnaient leurs compagnons. Ils buvaient de l'alcool, fumaient et avaient du bon temps.

Vallier s'était laissé reprendre par l'existence de son hôte, s'oubliant, se diluant dans l'exercice. Happé, absorbé par son ancienne vie, si c'était bien le cas.

Bruno se pencha sur lui.

-Vallier, dis-moi où est Pierre maintenant?

Il attendit quelques secondes, l'oreille tendue. Puis il se fit répondre :

-Dans l'arbre...

Le visage de Vallier s'illumina.

-Pierrot Guy est dans l'arbre.

Bruno se tourna vers Nina en haussant les épaules, un point d'interrogation sur son front dégarni. Elle lui rendit son geste. Vallier répéta en y mettant de l'entrain :

-Pierrot Guy est dans l'arbre!

-Je vais le réveiller, dit Bruno, dérouté. Et il reprit son rôle d'hypnologue sérieusement en entreprenant le rituel de réveil. Il réussit non sans effort à le ramener à la surface.

Vallier ouvrit les yeux avec une expression béate. Il secoua la tête et bégaya quelque chose.

-Ça va? s'enquit Sara, qui s'agenouillait près de lui.
-Pierrot Guy est dans l'arbre, déclara-t-il en se redressant.
-Et...L'arbre est dans ses feuilles? ajouta Nina. Et pour Bruno :
-Va falloir que t'arrêtes ça! Tu vois? Il est en train de virer fou!
-Exactement! reprit Vallier, dans ses feuilles!
Et se précipitant vers la penderie pour prendre ses affaires :
-Bruno! Sara, quelqu'un! Conduisez-moi à N.D.G.! Il faut que j'aille à N.D.G. maintenant!

9

Notre-Dame-de-Grâce est un arrondissement de l'ouest de la ville, de l'autre côté du Mont-Royal, cette montagne flanquée au centre de l'île de Montréal. Les parents de Vallier habitaient un cottage dans cette paroisse depuis leur mariage. Lui avait quitté le quartier assez tôt, voulant se rapprocher de ses amis qui habitaient à l'autre bout de la ville, de l'autre côté de la montagne dans des quartiers plus francophones.

Il demeura silencieux tout au long du trajet, marmonnant entre ses dents. Bruno pilotait sa Tercel dans la neige qui tombait de plus belle et s'accumulait sur la chaussée. En passant par la montagne pour éviter d'en faire le tour, il dérapa en grimpant la côte quasi verticale du Chemin-Camilien-Houde qui permet d'accéder au sommet. Après une pirouette sur la

chaussée glacée, il réussit à redresser son véhicule et à échapper au ravin qui s'ouvrait à sa gauche.

En arrivant à proximité de la maison de ses parents, Vallier brisa le silence.

-Quand j'étais petit, j'adorais jouer dans le bureau de mon père. J'aimais les grosses bibliothèques avec les livres reliés en cuir, les maquettes d'organes en plâtre avec des parties amovibles, les tableaux d'éléments chimiques.

Bruno rangea sa voiture en face de la demeure des Valois et Vallier s'empessa d'aller frapper à la porte.

Sa mère était encore debout, mais son père était couché.

-Ne le réveille pas! C'est pas la peine, lui dit Vallier en lui donnant un baiser sur la joue. Je veux seulement leur montrer quelque chose. Venez! dit-il aux autres. Et il se précipita vers le bureau de son père. L'endroit n'avait pas changé depuis des années. Les gros bouquins scientifiques remplissaient toujours les tablettes parcourant les murs. La table de travail au bois marqué par les expériences trônait près de la fenêtre, encombrée d'instruments savants, de cahiers et de notes éparpillées. Vallier la contourna et tourna le commutateur d'une lampe posée sur un des coins.

-Quand j'étais petit, reprit-il, je pouvais passer des heures ici, c'était un de mes repaires secrets. J'essayais, par jeu ou par défi, d'apprendre tous les symboles chimiques et leur signification.

Il désigna une grande charte épinglée sur un babillard, une grille où figuraient une tonne de lettres et de chiffres assemblés par deux et qui représentaient les éléments que l'on retrouve sur cette planète.

-Pu égal Plutonium, Rn égal Radon, Zn égal Zinc...

-Et il y avait ça! fit-il en montrant à ses amis un grand tableau qui ornait le mur opposé à la fenêtre. On pouvait y voir un grand arbre dessiné à la manière d'une gravure ancienne, avec une multitude de branches parsemées de petits rectangles blancs. Et chacun des rectangles contenait un gribouillis calligraphié. Vallier parcourut des yeux la grande image en y collant presque son visage puis mit le doigt sur un rectangle situé à gauche et à mi-hauteur de la tête de l'arbre. Bruno s'approcha en ajustant ses verres.

-Pierrot Guy, lut-il. Il demeura sans voix. Vallier se retourna avec une expression de vainqueur éclairant son visage, en indiquant toujours l'espace où le nom était écrit.

-Pierrot Guy est dans l'arbre! C'est ce que je disais! Ce nom-là me disait quelque chose, mais je n'arrivais pas à me rappeler quoi... Et c'est ici que je l'avais vu! Dans l'arbre généalogique des Valois! Je tentais d'apprendre par défi tous les noms de mes ascendants par cœur. Je ne pensais pas, à l'époque, que ça me servirait un jour.

Au-dessus du grand arbre flottait un ruban, une bannière où on pouvait lire : Valois. Les filles, muettes d'étonnement, s'avancèrent vers le tableau, scrutant les noms qui s'étaient savamment autour du tronc.

-Alors ce n'était pas toi, commença Sara. Tu n'étais pas sa réincarnation, mais son descendant. Ce serait...

Vallier compta quelques noms en remontant l'arbre avec son doigt.

-Le beau-père d'un de mes arrière-arrière-grands-pères.

-Et regardez! s'exclama Sara, il est jumelé avec Amélie Paradis, c'est bien lui! Et leur fille, Laura Guy est jumelée avec Hector Valois.

-Tu dois être déçu que ce ne soit pas Marguerite, avec qui il est jumelé? fit Nina en ricanant.

Il prit Bruno par les épaules.

-C'est pas fantastique, Bruno?

-Oui, mais...comment on va faire pour prouver ça...

-Avec notre tête! Tu te souviens de l'énigme de l'œuf ou la poule?

-Euh, bien sûr, répondit-il encore sonné sous le coup de leur découverte.

-Et bien c'est ça! C'est exactement ça! Les gènes qui créent un organisme pour se perpétuer, et cela d'un ancêtre à l'autre, sur des générations! Je n'étais pas Pierrot Guy autrefois, je suis lui aujourd'hui! Mais transformé par le métissage entre gènes d'individus différents, les épouses et époux. Et je dois conserver ses souvenirs en moi, dans chacune de mes cellules. Et les souvenirs d'Amélie. Et de Laura...

Bruno, pris d'un coup de fatigue s'affala sur une chaise et Nina alla le rejoindre.

-On dirait qu'on a résolu le mystère, mon Coco! C'est renversant, mais c'est aussi Noël dans une semaine et faudrait revenir au présent, lui chuchota-t-elle à l'oreille en s'asseyant sur ses genoux. Parce que je sais ce que tu penses, vous ne pourrez pas le prouver et même si vous le pouviez, le fait que Vallier ait eu connaissance du personnage autrefois réduit vos chances de trouver quelqu'un pour vous croire.

-On en parlera plus tard, veux-tu? dit-il en lui caressant le bras.

Sara parcourait les rayons des bibliothèques attentivement pour enfin en extraire un gros bouquin relié de cuir rouge.

-Est-ce que tu permets que j'emprunte ça à ton père? C'est de l'institut Drouin, la généalogie des Valois. Il y a peut-être des informations là-dedans.

-D'accord! fit Vallier, affichant toujours une expression béate. Eh! Mais il faut fêter ça! Je vais voir s'il y a de la bière!

Avant de s'éclipser, il revint vers le tableau et colla son nez sur le rectangle qui l'intéressait, pour être bien certain du nom qu'il y avait lu : Pierrot Guy.

10

Sara rangea sa voiture rue de L'Esplanade, le long du parc Jeanne-Mance qui faisait face à la montagne. La neige qui descendait en gros flocons ouateux tapissait le paysage environnant. Le ciel derrière les branches lourdes de neige était orange, annonçant la fin du jour. Pourtant, il n'était pas encore 16 heures. Le lendemain serait la journée la plus courte de l'année, le solstice d'hiver. Qui vient nous rappeler chaque année que nous vivons sur une planète qui tourne autour d'une étoile. La période des fêtes était amorcée, les gens préparaient leurs activités familiales entre deux parties de bureau.

Vallier avait donné rendez-vous à son amie aux archives de la rue de L'Esplanade où sont conservés sur microfilms d'innombrables documents, dont les

journaux, et ce depuis des décennies. Elle le trouva attablé devant un appareil, le nez collé au grand écran rétroéclairé où les pages défilaient. On devait préalablement charger une bobine de film sur l'appareil puis il suffisait de tourner un gros bouton pour faire avancer le tout. Il consultait les pages de La Minerve, un quotidien de l'époque de son ancêtre, espérant trouver des indices intéressants. Sara l'avertit de son arrivée en lui assénant un coup de mitaine sur le crâne. Il ne broncha presque pas, absorbé comme il l'était par son activité quasi monastique.

-Alors, quelque chose qui t'allume? lui demanda-t-elle.

-Bof, rien pour le moment. J'aborde la semaine des fêtes de la Saint-Jean en 1866, on va bien voir...

-C'est drôle, là-bas, c'est le solstice d'été, le jour le plus long de l'année, tandis qu'ici, c'est le contraire, la grande noirceur.

-En tout cas, j'ai relevé que cette année-là, le printemps fut pluvieux, plus qu'à l'habitude. C'est ce que j'ai pu constater lors de mes voyages.

-Voyages, là-bas, on en parle comme si c'était réel. Je veux dire tangible. Ah, et l'enfant au mouton?

-On l'annonce, comme de fait. Il va commencer son règne dans quelques jours, comme je l'ai lu avec Pierrot.

-C'est rendu ton ami, Pierrot! Ton ami invisible.

-Mais pas imaginaire!

-Et l'étrangleur? Ils l'ont attrapé, j'espère.

-L'égorgeur. Non, pas encore, à ce que je peux lire. Je ne sais pas combien il a fait de victimes, mais c'est inquiétant.

Il réfléchit un moment.

-Et si c'était le boucher d'en face? Je me souviens d'avoir été bousculé devant l'entrée de son échoppe par

un inconnu qui a fui par la ruelle juste à côté. Je devrais peut-être faire en sorte de le surveiller.

-Attends, non mais, tu t'entends? Aller le surveiller comment? Je te rappelle que ces événements-là se sont déroulés il y a cent trente ans! On ne peut rien y changer!

-Qui sait? Peut-être qu'en ce moment un de tes descendants se retrouve ici par une passe-passe d'hypnose et que...

-Tiens, refile-moi ces bobines, le coupa-t-elle en pointant une pile de microfilms. Ce sont des numéros du Canadien, un autre journal de l'époque. Il y aura peut-être de nouveaux éléments là-dedans.

Sara scrutait les pages que Vallier faisait défiler.

-On parle souvent des Féliens, qu'est-ce que c'est? Les gens sont sur le qui-vive, ils craignent que les Féliens ne les envahissent.

-Je ne sais pas, une sorte de zombie? Faudrait consulter des livres d'histoire du Canada. Dans le journal, on ne le dit pas.

-Tu te rends compte? L'année suivante, en 1867, c'est la naissance de la Confédération canadienne!

Vallier chargea une nouvelle bobine sur l'appareil.

-Big deal, se contenta-t-il de commenter.

De leur côté, Nina et Bruno faisaient du rangement dans leur appartement de la rue St-Joseph, sur le Plateau. Leur vieux tourne-disque laissait échapper d'anciens airs de Noël. Ray Conniff et ses choristes aux voix feutrées, Dean Martin un cocktail à la main.

Dans quelques jours, ils recevaient les parents de Bruno pour le repas de Noël.

Nina extirpa d'un sac de plastique un minuscule sapin artificiel garni de boules et de glaçons, prêt à être

branché. Une expression d'émerveillement illumina son visage à la vue des lumières multicolores qui garnissait les branches en scintillant.

-Bruno, tu as acheté mon cadeau, j'espère? demanda-t-elle en enlaçant son chum.

-Si tu ne l'as pas trouvé, c'est que je ne l'ai pas acheté, ironisa-t-il comme toute réponse.

Elle posa un baiser sur son crâne dégarni.

-Il te reste seulement trois jours, Coco!

-Si je peux avoir un moment à moi, avec Vallier qui me monopolise en ce moment, grogna-t-il entre ses dents.

-Là, il faut que tu prennes un break, reprit-elle en durcissant le ton. Depuis qu'on est allés à N.D.G., il s'est pointé tous les soirs pour que tu l'endormes!

-Deux soirs, précisa Bruno.

-De trop! conclut Nina. Dis-lui qu'il attende après les fêtes, sinon, c'est moi qui me charge de lui dire.

-Promis, chérie.

-OK, viens chercher ta récompense.

11

Les deux séances que Bruno avait officiées depuis la révélation avaient été plutôt décevantes. Vallier s'était contenté de surveiller avec Pierrot les allées et venues des gens devant le magasin à la tombée de la nuit. Puis, sur le chemin du retour vers la chambre qu'il occupait dans les combles de l'édifice de la ruelle St-Jean Baptiste, il ralentissait aux abords du Royal Beaver.

Le va-et-vient des habitués de l'établissement était continu en ces premières soirées douces d'été et on pouvait entendre les rires et les chants des clients jusque dans la rue.

Corliss McGee, la patronne, effectuait sa ronde devant les fenêtres illuminées où dansaient les silhouettes des femmes, des soldats et des jeunes bourgeois en liesse. Ses yeux sondaient la ruelle qui s'ouvrait à droite, là où une de ses protégées avait trouvé une mort horrible. Ses mains enserraient la crosse de sa longue Winchester.

Pierrot faisait une halte, adossé contre le mur d'un commerce faisant face à l'hôtel achalandé. Prenant quelques minutes pour bourrer sa pipe, il observait le bal des badauds en espérant apercevoir Marguerite.

La jeune femme étrennait sa robe écarlate, juchée sur ses bottillons à talons, lançant des sourires invitants aux bourgeois qui défilaient.

Pierrot demeurait médusé par le ballet qu'elle offrait sur le parvis de l'hôtel. Il buvait du regard jusqu'à la dernière étincelle d'un sourire, d'une œillade ou d'un geste furtif qui remplaçait une mèche de cheveux lui tombant sur l'œil.

Rassasié, il pouvait reprendre sa route en rêvassant.

Vallier, lui, en plus de partager les émotions de Pierre, s'évertuait à observer les alentours. Il guettait un détail qui aurait pu concerner l'individu qui troublait les nuits sur la rue Craig.

Bruno avait enfilé son manteau et s'apprêtait à sortir. Il ne restait que deux jours avant Noël et il devait terminer quelques courses de dernières minutes.

-N'oublie pas le vin, surtout! lui lança Nina, le nez dans un magazine. Et branche le sapin, il commence à faire noir!

En ouvrant la porte, il découvrit Vallier sous le porche, livide, et la chevelure enneigée. Il semblait complètement dévasté, hagard et en état de choc. Il tendit à son ami une feuille de papier froissée de sa main tremblante. C'était une photocopie d'un article de journal tiré d'un microfilm. Bruno referma la porte pour éviter que le froid n'envahisse la maison et parcourut la page. Nina s'avança en affichant un air inquiet et vint lire par-dessus son épaule l'article daté du 24 juin 1866. "Meurtre dans un hôtel du centre-ville" titrait la dépêche.

"L'égorgeur de la rue Craig a de nouveau frappé en faisant une autre victime, cette fois-ci dans une chambre de l'hôtel Royal Beaver. La jeune femme, identifiée comme étant Marguerite Dupont, qui logeait à cet endroit depuis peu, fut retrouvée la gorge tranchée et baignant dans son sang."

-Mon dieu, fit Nina, est-ce que c'est...

-Marguerite, compléta Vallier. Puis il empoigna Bruno par les pans de son manteau en le secouant.

-Il faut que j'y aille, souffla-t-il. Il faut que j'y retourne! Il avait les yeux gonflés et l'écume pointait aux commissures de ses lèvres. Il eut un hoquet et gémit :
-Il va être dévasté. Pierrot ne le supportera pas, il faut que j'y aille. Ça va le détruire.

Nina confronta Bruno un moment sans rien dire, mais en lui lançant un regard assassin. Puis, devant l'expression d'impuissance de son ami, elle se détourna et gagna la chambre en refermant bruyamment la porte.

Vallier s'écrasa dans un fauteuil, la tête entre les mains.

-S'il te plaît, Bruno, fais-le. Renvoie-moi là-bas.

-Écoute, je comprends, mais ce qui est arrivé est arrivé, qu'est-ce que tu peux y faire?

-Non, je ne peux pas le laisser comme ça, il a besoin de quelqu'un...

Il essuya ses yeux et releva son visage sillonné de coulées de larmes. Il reprit :

-je veux y retourner. Tout de suite! Je ne pourrai pas attendre, je ne peux pas...

-Bon, coupa Bruno. Relaxe, je vais consulter Nina, mais je ne peux rien te promettre.

Il se dirigea vers la chambre.

13

La veille de la St-Jean, Pierrot ferma le magasin vers vingt-et-une heure. Avant de quitter, il se sentit pris d'un malaise. Une fièvre soudaine lui chauffait le crâne. Il prit un moment pour évaluer sa condition, s'asseyant sur un tabouret près de la sortie. Son corps lui semblait lourd et engourdi. Par la fenêtre il aperçut l'allumeur de réverbères qui entreprenait sa tournée. Puis, le boucher d'en face qui verrouillait sa boutique avant de partir. L'idée lui vint de le suivre, quelque chose le poussait à agir.

Comme une averse se préparait, il décrocha un long manteau noir en toile cirée et s'en revêtit. Une fièvre

montait de l'intérieur de son être, ses pensées s'embrouillaient.

Une voix, à l'intérieur de sa tête, hurlait au loin, un sentiment d'urgence l'envahissait. Il secoua sa tignasse en expirant fortement. Des lettres se formèrent sur son écran mental. Il ferma les yeux pour y voir plus clair. Un texte apparut d'un coup derrière ses paupières. Une force inconnue lui exposait quelque chose de terrible.

Il sentit ses jambes flancher et regarda autour de lui. Il fallait agir vite! Mais s'il devait affronter le tueur, il se devait d'être préparé. Ouvrant un tiroir de son établi, il en tira un long couteau, un hachoir destiné aux chasseurs de gros gibier. Il le rangea dans la poche intérieure de son imperméable, puis sortit dans la rue pratiquement déserte. Quelques calèches se dirigeaient vers les écuries de la rue de La Couronne sous un ciel bas et orageux. Le boucher devait être loin, maintenant.

Une voix, une présence intérieure le poussait à agir, à se presser. Marguerite courait un grand danger, elle était la prochaine victime de l'égorgeur.

Il fouilla la ruelle de l'hôtel du regard, essayant de distinguer une présence, mais la pénombre qui s'installait rendait la chose difficile. Il monta à l'étage en empruntant une porte à l'arrière du bâtiment, croisant un employé qui l'ignora. Il parcourut le long corridor au plancher craquant et frappa à la porte numéro huit, le cœur cognant dur dans sa poitrine. Il entendit Marguerite bouger de l'autre côté. Cela le rassura. Il n'était pas trop tard.

-Qu'est-ce qu'il y a, dit-elle en apparaissant dans l'ouverture de la porte. Qui t'a permis de monter jusqu'ici?

-C'est moi, Marguerite, Pierrot!

-Je ne te connais pas. J'attends quelqu'un, répondit-elle sèchement. Va-t'en!

-J'ai de l'argent, regarde! rétorqua-t-il en exhibant quelques pennys.

Elle soupira, sortit la tête et jeta un coup d'œil dans le corridor puis ouvrit la porte pour le laisser entrer.

-Pour un demi-penny, tu peux toucher mes seins, commença-t-elle en dénouant la ceinture de son peignoir. Elle le dévisagea par-dessus l'épaule, en allant chercher une bouteille d'alcool sur le bureau. Il a l'air malade, pensa-t-elle, il transpire et a du mal à respirer.

-Donne-moi ton manteau, dit-elle en l'aidant à l'enlever. Assis-toi là.

Elle lui désigna une chaise de bois près du lit et se dirigea vers une patère où pendaient des vêtements. Pierrot se tordait les mains, il semblait attendre les indications du fantôme qui le possédait. Marguerite, en fouillant les poches de l'imperméable de Pierrot tomba sur le couteau de chasse, toujours dans la poche intérieure. Son sang ne fit qu'un tour et sa vue se brouilla. Ce gars-là n'était pas seulement louche et malade, mais il s'avérait être le tueur! Ses mains tremblaient, elle se détourna tranquillement en affichant un sourire figé puis contourna Pierrot, toujours prostré sur sa chaise. Elle passa derrière lui, saisit la bouteille qui trônait sur le bureau et sans crier gare lui en asséna un grand coup sur la tête. À cet instant, Pierrot qui tentait de remettre de l'ordre dans ses idées, perçut un froissement de tissu derrière lui, puis ce fut le trou noir. Il tomba comme une pierre, inconscient.

Bruno s'était accroupi près de Vallier, endormi sur son petit matelas. Une bougie posée sur un tabouret éclairait doucement la scène. Il n'y avait que le petit

sapin multicolore sur le buffet pour appuyer l'éclairage. Il était inquiet. Vallier ne répondait plus à ses suggestions depuis quelques minutes. Il lança vers la chambre :

-Nina! Viens ici s'il te plaît!

Elle apparut, l'air renfrogné.

-J'ai perdu le contact, il ne répond plus.

-Alors, réveille-le! lui répondit-elle en s'avançant.

-J'ai essayé, mais ça ne fonctionne pas!

-Donne-lui une baffe!

-Non, va me chercher l'annuaire téléphonique! Et des verres d'eau, je suis à sec et lui aussi, va l'être.

-Mais qui veux-tu appeler? dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

-Personne! répondit-il. C'est un moyen drastique pour réveiller les dormeurs récalcitrants, on leur donne un bon coup d'annuaire sur la plante des pieds!

-Et ça prend absolument un annuaire? fit-elle en dérision.

-Fais ce que je te demande! conclut-il avec agacement.

Il saisit la bougie pour l'approcher du visage impassible de Vallier.

Pierrot releva péniblement la tête. Il était couché à plat ventre sur le sol, et une douleur atroce lui explosait le crâne. Il se retourna et se redressa sur son séant. Des points lumineux dansaient devant ses yeux, l'arrière de sa tête lui faisait un mal de chien. Il rassembla ses esprits. Des cris résonnaient dans le couloir. Il eut un spasme, et fouilla la pièce du regard. En se relevant, il aperçut Marguerite, étendue sur le lit, la gorge ouverte. Le matelas était imbibé de son sang. Elle ne semblait pas

avoir subi de sévices, et reposait paisiblement sur sa couche.

Pierrot, l'estomac chaviré, s'élança vers la porte et déboula dans le corridor où des hommes accouraient en criant. Il voulut leur dire que le tueur avait frappé, que Marguerite... Cette pensée le heurta en même temps qu'un des arrivants le saisit par le bras. Pierrot se dégagea, et courut désespérément vers l'autre bout du couloir. Alerte! cria un homme d'une voix forte. Un autre, sortant de la chambre huit, s'époumona.

-C'est lui! C'est le tueur!

Pierrot, désespéré, déboucha en haut de l'escalier donnant sur la salle commune de l'hôtel. Il se retourna une dernière fois pour voir ses poursuivants avant de s'élançer vers la sortie. Mais lui bloquant la porte principale donnant sur l'extérieur, Corliss McGee, blême de colère, plantée comme un épouvantail, le tenait en joue.

Il leva les mains, essaya de crier.

Il y eut une détonation, puis la balle de plomb dans un souffle perça le crâne de Pierrot Guy et traversa son cerveau. Ce fut terminé en une demi-seconde.

Bruno se tenait à genoux au centre du salon avec une bougie dans les mains. Nina débouchant de la cuisine, lui demanda :

-Eh Coco! Qu'est-ce que tu fais, à genoux dans le salon avec une chandelle dans les mains?

Bruno secoua la tête, souffla la flamme, et rétorqua :

-Et toi, qu'est-ce que tu fais avec un annuaire et deux verres d'eau?

Ils se regardèrent en haussant les sourcils, sans toutefois pouvoir répondre. À part eux, la pièce était vide.

-Est-ce que tu veux m'aider à faire la bûche? lui demanda-t-elle en lui remettant l'annuaire. Elle leva les deux verres pour les regarder.

-Je feel plus pour de l'alcool! Toi?

-You bet! fit-il en la suivant.

Jean Gagnon est natif de Montréal, directeur artistique de profession, bédéiste dans l'âme et auteur en dilettante.

Ce fascicule est publié à Montréal par A. Huot, B.A., et imprimé par L'Espérance Frères, 1325 est, rue Craig, Montréal. Tous droits réservés 1944 par l'éditeur. Les noms des personnages de ce roman sont fictifs et ont été choisis au hasard. Le lecteur est prié de ne pas détruire le papier de ce fascicule, mais de le conserver. C'est une arme de guerre.

Autres ouvrages disponibles:

Jean Gagnon

La Maison

Roman S-F

130 pages, 16 illustrations



Le Chien D'or au Théâtre

Adaptation théâtrale

220 pages



Livres numériques



www.editionsvitalgo.com